

Triste et funeste effet du premier de nos crimes !
 Moi-même, Arnauld, ici, qui te prêche en ces rimes,
 Plus qu'aucun des mortels par la honte abattu,
 En vain j'arme contre elle une foible vertu.
 Ainsi toujours douteux, chancelant, et volage,
 A peine du limon où le vice m'engage
 J'arrache un pied timide et sors en m'agitant,
 Que l'autre m'y reporte et s'embourbe à l'instant.
 Car si, comme aujourd'hui, quelque rayon de zèle
 Allume dans mon cœur une clarté nouvelle,
 Soudain, aux yeux d'autrui s'il faut la confirmer,
 D'un geste, d'un regard, je me sens alarmer ;
 Et, même sur ces vers que je te viens d'écrire,
 Je tremble en ce moment de ce que l'on va dire.

 ÉPITRE IV.

AU ROI.

EN vain pour te louer ma muse toujours prête
 Vingt fois de la Hollande a tenté la conquête :
 Ce pays, où cent murs n'ont pu te résister,
 Grand roi, n'est pas en vers si facile à dompter.
 Des villes que tu prends les noms durs et barbares
 N'offrent de toutes parts que syllabes bizarres ;
 Et, l'oreille effrayée, il faut depuis l'Issel,
 Pour trouver un beau mot courir jusqu'au Tessel.
 Oui, par-tout de son nom chaque place munie
 Tient bon contre le vers, en détruit l'harmonie.
 Et qui peut sans frémir aborder Woerden ?
 Quel vers ne tomberoit au seul nom de Heusden ?
 Quelle muse à rimer en tous lieux disposée
 Oseroit approcher des bords du Zuiderzée ?
 Comment en vers heureux assiéger Doësbourg,
 Zutphen, Wageninghen, Harderwic, Knotzembourg ?
 Il n'est fort entre ceux que tu prends par centaines,
 Qui ne puisse arrêter un rimeur six semaines :

Et par-tout sur le Whal, ainsi que sur le Leck,
Le vers est en déroute, et le poëte à sec.

Encor si tes exploits, moins grands et moins rapides,
Laissoient prendre courage à nos muses timides,
Peut-être avec le temps, à force d'y rêver,
Par quelque coup de l'art nous pourrions nous sauver.
Mais, dès qu'on veut tenter cette vaste carrière,
Pégase s'effarouche et recule en arrière,
Mon Apollon s'étonne; et Nimègue est à toi,
Que ma muse est encore au camp devant Orsoi.

Aujourd'hui toutefois mon zèle m'encourage :
Il faut au moins du Rhin tenter l'heureux passage.
Un trop juste devoir veut que nous l'essayions.
Muses, pour le tracer cherchez tous vos crayons :
Car, puisqu'en cet exploit tout paroît incroyable,
Que la vérité pure y ressemble à la fable, P
De tous vos ornements vous pouvez l'égayer.
Venez donc, et sur-tout gardez bien d'ennuyer :
Vous savez des grands vers les disgrâces tragiques ;
Et souvent on ennuie en termes magnifiques.

Au pied du mont Adule ¹, entre mille roseaux,
Le Rhin tranquille, et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,

¹ Montagne d'où le Rhin prend sa source.

Dormoit au bruit flatteur de son onde naissante :
Lorsqu'un cri tout-à-coup suivi de mille cris
Vient d'un calme si doux retirer ses esprits.
Il se trouble, il regarde, et par-tout sur ses rives
Il voit fuir à grands pas ses naïades craintives,
Qui toutes accourant vers leur humide roi
Par un récit affreux redoublent son effroi.
Il apprend qu'un héros, conduit par la victoire,
A de ses bords fameux flétri l'antique gloire ;
Que Rhinberg et Wesel, terrassés en deux jours,
D'un joug déjà prochain menacent tout son cours.
Nous l'avons vu, dit l'une, affronter la tempête
De cent foudres d'airain tournés contre sa tête.
Il marche vers Tholus, et tes flots en courroux
Au prix de sa fureur sont tranquilles et doux.
Il a le Jupiter la taille et le visage ;
Et, depuis ce Romain ¹ dont l'insolent passage
Sur un pont en deux jours trompa tous tes efforts,
Jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords.
Le Rhin tremble et frémit à ces tristes nouvelles ;
Le feu sort à travers ses humides prunelles.
C'est donc trop peu, dit-il, que l'Escaut en deux mois
Ait appris à couler sous de nouvelles lois ;

¹ Jules César.

Et de mille remparts mon onde environnée
 De ces fleuves sans nom suivra la destinée!
 Ah! périssent mes eaux! ou par d'illustres coups
 Montrons qui doit céder des mortels ou de nous.

A ces mots, essuyant sa barbe limoneuse,
 Il prend d'un vieux guerrier la figure poudreuse.
 Son front cicatrisé rend son air furieux;
 Et l'ardeur du combat étincelle en ses yeux.
 En ce moment il part; et couvert d'une nue,
 Du fameux fort de Skink prend la route connue.
 Là, contemplant son cours, il voit de toutes parts
 Ses pâles défenseurs par la frayeur épars:
 Il voit cent bataillons qui, loin de se défendre,
 Attendent sur des murs l'ennemi pour se rendre.
 Confus, il les aborde; et renforçant sa voix:
 Grands arbitres, dit-il, des querelles des rois,¹
 Est-ce ainsi que votre ame, aux périls aguerrie,
 Soutient sur ces remparts l'honneur et la patrie²?
 Votre ennemi superbe, en cet instant fameux,
 Du Rhin, près de Tholus, fend les flots écumeux:
 Du moins en vous montrant sur la rive opposée
 N'oseriez-vous saisir une victoire aisée?

¹ Il y avoit sur les drapeaux des Hollandois, *Pro honore et patria.*

Allez, vils combattants, inutiles soldats;
 Laissez-là ces mousquets trop pesants pour vos bras;
 Et, la faux à la main, parmi vos marécages,
 Allez couper vos joncs et presser vos laitages;
 Ou gardant les seuls bords qui vous peuvent couvrir,
 Avec moi, de ce pas, venez vaincre ou mourir.

Ce discours d'un guerrier que la colère enflamme
 Ressuscite l'honneur déjà mort en leur ame;
 Et, leurs cœurs s'allumant d'un reste de chaleur,
 La honte fait en eux l'effiet de la valeur.
 Ils marchent droit au fleuve, où Louis en personne,
 Déjà prêt à passer, instruit, dispose, ordonne.
 Par son ordre Grammont¹ le premier dans les flots
 S'avance soutenu des regards du héros:
 Son coursier, écumant sous son maître intrépide,
 Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.
 Revel le suit de près: sous ce chef redouté
 Marche des cuirassiers l'escadron indompté.
 Mais déjà devant eux une chaleur guerrière
 Emporte loin du bord le bouillant Lesdiguière²,
 Vivone, Nantouillet, et Coislin, et Salart;
 Chacun d'eux au péril veut la première part:

¹ M. le comte de Guiche.

² M. le comte de Saulx.

Vendôme, que soutient l'orgueil de sa naissance,
 Au même instant dans l'onde impatient s'élançait :
 La Salle, Beringhen, Nogent, d'Ambre, Cavois,
 Fendent les flots tremblants sous un si noble poids.
 Louis, les animant du feu de son courage,
 Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.
 Par ses soins cependant trente légers vaisseaux
 D'un tranchant aviron déjà coupent les eaux :
 Cent guerriers s'y jetant signalent leur audace.
 Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace ;
 Il s'avance en courroux. Le plomb vole à l'instant,
 Et pleut de toutes parts sur l'escadron flottant.
 Du salpêtre en fureur l'air s'échauffe et s'allume,
 Et des coups redoublés tout le rivage fume.
 Déjà du plomb mortel plus d'un brave est atteint :
 Sous les fougueux coursiers l'onde écume et se hait.
 De tant de coups affreux la tempête orageuse
 Tient un temps sur les eaux la fortune douteuse.
 Mais Louis d'un regard sait bientôt la fixer :
 Le destin à ses yeux n'oserait balancer.
 Bientôt avec Grammont courent Mars et Bellone ;
 Le Rhin à leur aspect d'épouvante frissonne :
 Quand pour nouvelle allarme à ces esprits glacés,
 Un bruit s'épand qu'Enguien et Condé sont passés ;
 Condé, dont le seul nom fait tomber les murailles,

Force les escadrons, et gagne les batailles ;
 Enguien, de son hymen le seul et digne fruit,
 Par lui dès son enfance à la victoire instruit.
 L'ennemi renversé fuit et gagne la plaine :
 Le dieu lui-même cède au torrent qui l'entraîne,
 Et seul, désespéré, pleurant ses vains efforts,
 Abandonne à Louis la victoire et ses bords.

Du fleuve ainsi dompté la déroute éclatante
 A Wurts¹ jusqu'en son camp va porter l'épouvante :
 Wurts, l'espoir du pays, et l'appui de ses murs ;
 Wurts... Ah ! quel nom, grand roi, quel Hector que
 ce Wurts !

Sans ce terrible nom, mal né pour les oreilles,
 Que j'allois à tes yeux étaler de merveilles !
 Bientôt on eût vu Skink dans mes vers emporté
 De ses fameux remparts démentir la fierté :
 Bientôt... Mais Wurts s'oppose à l'ardeur qui m'anime.
 Finissons, il est temps : aussi-bien si la rime
 Alloit mal-à-propos m'engager dans Arnheim,
 Je ne sais pour sortir de porte qu'Hildesheim.

Oh ! que le ciel, soigneux de notre poésie,
 Grand roi, ne nous fit-il plus voisins de l'Asie !
 Bientôt victorieux de cent peuples altiers,

¹ Commandant de l'armée ennemie.

Tu nous aurois fourni des rimes à milliers.
 Il n'est plaine en ces lieux si sèche et si stérile
 Qui ne soit en beaux mots par-tout riche et fertile.
 Là, plus d'un bourg fameux par son antique nom
 Vient offrir à l'oreille un agréable son.
 Quel plaisir de te suivre aux rives du Scamandre ;
 D'y trouver d'Ilion la poétique cendre ;
 De juger si les Grecs, qui brisèrent ses tours,
 Firent plus en dix ans que Louis en dix jours !
 Mais pourquoi sans raison désespérer ma veine ?
 Est-il dans l'univers de plage si lointaine
 Où ta valeur, grand roi, ne te puisse porter,
 Et ne m'offre bientôt des exploits à chanter ?
 Non, non, ne faisons plus de plaintes inutiles :
 Puisqu'ainsi dans deux mois tu prends quarante villes,
 Assuré des bons vers dont ton bras me répond,
 Je t'attends dans deux ans aux bords de l'Hellespont.

 ÉPITRE V.

A M. DE GUILLERAGUES,

SECRÉTAIRE DU CABINET.

ESPRIT né pour la cour, et maître en l'art de plaire,
 Guilleraques, qui sais et parler et te taire,
 Apprends-moi si je dois ou me taire, ou parler.
 Faut-il dans la satire encor me signaler,
 Et, dans ce champ fécond en plaisantes malices,
 Faire encore aux auteurs redouter mes caprices ?
 Jadis non sans tumulte, on m'y vit éclater,
 Quand mon esprit plus jeune, et prompt à s'irriter,
 Aspiroit moins au nom de discret et de sage ;
 Que mes cheveux plus noirs ombrageoient mon visage :
 Maintenant, que le temps a mûri mes desirs,
 Que mon âge, amoureux de plus sages plaisirs,
 Bientôt s'en va frapper à son neuvième lustre ¹,
 J'aime mieux mon repos qu'un embarras illustre.

¹ A la quarante et unième année.

Que d'une égale ardeur mille auteurs animés
Aiguisent contre moi leurs traits envenimés;
Que tout, jusqu'à Pinchêne ¹, et m'insulte et m'accable:

Aujourd'hui vieux lion je suis doux et traitable;
Je n'arme point contre eux mes ongles émoussés.
Ainsi que mes beaux jours mes chagrins sont passés;
Je ne sens plus l'aigreur de ma bile première,
Et laisse aux froids rimeurs une libre carrière.

Ainsi donc, philosophe à la raison soumis,
Mes défauts désormais sont mes seuls ennemis:
C'est l'erreur que je fuis; c'est la vertu que j'aime.
Je songe à meconnoître, et me cherche en moi-même.
C'est là l'unique étude où je veux m'attacher.
Que, l'astrolabe en main, un autre aille chercher
Si le soleil est fixe ou tourne sur son axe,
Si Saturne à nos yeux peut faire un parallaxe;
Que Rohaut ² vainement sèche pour concevoir
Comment, tout étant plein, tout a pu se mouvoir;
Ou que Bernier ³ compose et le sec et l'humide
Des corps ronds et crochus errant parmi le vide:

¹ Pinchêne étoit neveu de Voiture.

² Fameux cartésien.

³ Célèbre voyageur, qui a composé un abrégé de la philosophie de Gassendi.

Pour moi, sur cette mer qu'ici-bas nous courons,
Je songe à me pourvoir d'esquif et d'avirons,
A régler mes desirs; à prévenir l'orage,
Et sauver, s'il se peut, ma raison du naufrage.

C'est au repos d'esprit que nous aspirons tous;
Mais ce repos heureux se doit chercher en nous.
Un fou rempli d'erreurs, que le trouble accompagne,
Et malade à la ville ainsi qu'à la campagne,
En vain monte à cheval pour tromper son ennui:
Le chagrin monte en croupe, et galope avec lui.
Que crois-tu qu'Alexandre, en ravageant la terre,
Cherche parmi l'horreur, le tumulte, et la guerre?
Possédé d'un ennui qu'il ne sauroit dompter,
Il craint d'être à soi-même, et songe à s'éviter.
C'est là ce qui l'emporte aux lieux où naît l'aurore,
Où le jour se brule de l'astre qu'il adore.

De nos propres malheurs auteurs infortunés,
Nous sommes loin de nous à toute heure entraînés.
A quoi bon ravir l'or au sein du nouveau monde?
Le bonheur tant cherché sur la terre et sur l'onde
Est ici comme aux lieux où mûrit le coco,
Et se trouve à Paris de même qu'à Cusco ¹:

¹ Ville de Pérou.

On ne le tire point des veines du Potose ¹.
 Qui vit content de rien possède toute chose.
 Mais, sans cesse ignorants de nos propres besoins,
 Nous demandons au ciel ce qu'il nous faut le moins.

Oh! que si cet hiver un rhume salutaire,
 Guérissant de tous maux mon avare beau-père,
 Pouvoit, bien confessé, l'étendre en un cercueil,
 Et remplir sa maison d'un agréable deuil!
 Que mon ame, en ce jour de joie et d'opulence,
 D'un superbe convoi plaindroit peu la dépense!
 Disoit, le mois passé, doux, honnête et soumis,
 L'héritier affamé de ce riche commis
 Qui, pour lui préparer cette douce journée,
 Tourmenta quarante ans sa vie infortunée.
 La mort vient de saisir le vieillard catarreux :
 Voilà son gendre riche; en est-il plus heureux?
 Tout fier du faux éclat de sa vaine richesse,
 Déjà, nouveau seigneur, il vante sa noblesse.
 Quoique fils de meunier, encor blanc du moulin,
 Il est prêt à fournir ses titres en vélin.
 En mille vains projets à toute heure il s'égare :
 Le voilà fou, superbe, impertinent, bizarre,

¹ Potosí, montagne où sont les mines d'argent les plus riches de l'Amérique.

Rêveur, sombre, inquiet, à soi-même ennuyeux.
 Il vivroit plus content, si, comme ses aïeux,
 Dans un habit conforme à sa vraie origine,
 Sur le mulet encore il chargeoit la farine.

Mais ce discours n'est pas pour le peuple ignorant,
 Que le faste éblouit d'un bonheur apparent.
 L'argent, l'argent, dit-on; sans lui tout est stérile :
 La vertu sans l'argent n'est qu'un meuble inutile.
 L'argent en honnête homme érige un scélérat;
 L'argent seul au palais peut faire un magistrat.
 Qu'importe qu'en tous lieux on me traite d'infame?
 Dit ce fourbe sans foi, sans honneur et sans ame;
 Dans mon coffre, tout plein de rares qualités,
 J'ai cent mille vertus en louis bien comptés.
 Est-il quelque talent que l'argent ne me donne?
 C'est ainsi qu'en son cœur ce financier raisonne.
 Mais pour moi, que l'éclat ne sauroit décevoir,
 Qui mets au rang des biens l'esprit et le savoir,
 J'estime autant Patru ¹, même dans l'indigence,
 Qu'un commis engraisé des malheurs de la France.
 Non que je sois du goût de ce sage insensé
 Qui, d'un argent commode esclave embarrassé,

¹ Fameux avocat, et un des bons grammairiens de notre siècle.

Jeta tout dans la mer ¹ pour crier : Je suis libre !
 De la droite raison je sens mieux l'équilibre :
 Mais je tiens qu'ici-bas , sans faire tant d'appréts,
 La vertu se contente et vit à peu de frais.
 Pourquoi donc s'égarer en des projets si vagues ?
 Ce que j'avance ici, crois-moi, cher Guilleragues,
 Ton ami dès l'enfance ainsi l'a pratiqué.
 Mon père, soixante ans au travail appliqué,
 En mourant me laissa, pour rouler et pour vivre,
 Un revenu léger, et son exemple à suivre.
 Mais bientôt amoureux d'un plus noble métier,
 Fils, frère, oncle, cousin, beau-frère de greffier,
 Pourvant charger mon bras d'une utile liasse,
 J'allai loin du palais errer sur le Parnasse.
 La famille en pâlit, et vit en frémissant
 Dans la poudre du greffe un poète naissant :
 On vit avec horreur une muse effrénée
 Dormir chez un greffier la grasse matinée.
 Dès-lors à la richesse il fallut renoncer.
 Ne pouvant l'acquérir, j'appris à m'en passer ;
 Et sur-tout redoutant la basse servitude,
 La libre vérité fut toute mon étude.
 Dans ce métier funeste à qui veut s'enrichir,

¹ Aristippe fit cette action ; et Diogène conseilla à Cratès, philosophe cynique, de faire la même chose.

Qui l'eût cru que pour moi le sort dût se fléchir ?
 Mais du plus grand des rois la bonté sans limite,
 Toujours prête à courir au-devant du mérite,
 Crut voir dans ma franchise un mérite inconnu,
 Et d'abord de ses dons enfla mon revenu.
 La brigue ni l'envie à mon bonheur contraires,
 Ni les cris douloureux de mes vains adversaires,
 Ne purent dans leur course arrêter ses bienfaits.
 C'en est trop : mon bonheur a passé mes souhaits.
 Qu'à son gré désormais la fortune me joue ;
 On me verra dormir au branle de sa roue.
 Si quelque soin encore agite mon repos,
 C'est l'ardeur de louer un si fameux héros.
 Ce soin ambitieux me tirant par l'oreille,
 La nuit, lorsque je dors, en sursaut me réveille ;
 Me dis que ces bienfaits, dont j'ose me vanter,
 Par des vers immortels ont dû se mériter.
 C'est là le seul chagrin qui trouble encor mon ame.
 Mais si, dans le beau feu du zèle qui m'enflamme,
 Par un ouvrage enfin des critiques vainqueur
 Je puis sur ce sujet satisfaire mon cœur,
 Guilleragues, plains-toi de mon humeur légère,
 Si jamais, entraîné d'une ardeur étrangère,
 Ou d'un vil intérêt reconnoissant la loi,
 Je cherche mon bonheur autre part que chez moi.

ÉPITRE VI.

A M. DE LAMOIGNON,

AVOCAT GÉNÉRAL.

Où, Lamoignon¹, je fuis les chagrins de la ville,
 Et contre eux la campagne est mon unique asile.
 Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau ?
 C'est un petit village², ou plutôt un hameau,
 Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,
 D'où l'œil s'égaré au loin dans les plaines voisines.
 La Seine, au pied des monts que son flot vient laver,
 Voit du sein de ses eaux vingt îles s'élever,
 Qui, partageant son cours en diverses manières,
 D'une rivière seule y forment vingt rivières.

¹ Chrétien-François de Lamoignon, depuis président à mortier ; fils de Guillaume de Lamoignon, premier président du parlement de Paris.

² Hautile, petite seigneurie près de la Roche-Guyon, appartenant à mon neveu l'illustre M. Dongois, greffier en chef du parlement.

Tous ses bords sont couverts de saules non plantés,
 Et de noyers souvent du passant insultés.
 Le village au-dessus forme un amphithéâtre:
 L'habitant ne connoît ni la chaux ni le plâtre;
 Et dans le roc, qui cède et se coupe aisément,
 Chacun sait de sa main creuser son logement.
 La maison du seigneur, seule un peu plus ornée,
 Se présente au dehors de murs environnée.
 Le soleil en naissant la regarde d'abord,
 Et le mont la défend des outrages du nord.

C'est là, cher Lamoignon, que mon esprit tranquille

Met à profit les jours que la Parque me file.
 Ici dans un vallon bornant tous mes desirs,
 J'achète à peu de frais de solides plaisirs :
 Tantôt un livre en main, errant dans les prairies,
 J'occupe ma raison d'utiles rêveries :
 Tantôt, cherchant la fin d'un vers que je construi,
 Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avoit fui :
 Quelquefois, aux appas d'un hameçon perfide,
 J'amorce, en badinant, le poisson trop avide ;
 Ou d'un plomb qui suit l'œil, et part avec l'éclair,
 Je vais faire la guerre aux habitants de l'air.
 Une table au retour, propre et non magnifique,
 Nous présente un repas agréable et rustique :

Là, sans s'assujettir aux dogmes du Broussain,
Tout ce qu'on boit est bon, tout ce qu'on mange est
sain ;

La maison le fournit, la fermière l'ordonne,
Et mieux que Bergerat ¹ l'appétit l'assaisonne.
O fortuné séjour ! ô champs aimés des cieus !
Que, pour jamais foulant vos prés délicieux,
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
Et connu de vous seuls oublier tout le monde !

Mais à peine, du sein de vos vallons chéris
Arraché malgré moi, je rentre dans Paris,
Qu'en tous lieux les chagrins m'attendent au passage.
Un cousin, abusant d'un fâcheux parentage,
Veut qu'encor tout poudreux, et sans me débouter,
Chez vingt juges pour lui j'aïlle solliciter :
Il faut voir de ce pas les plus considérables ;
L'un demeure au Marais et l'autre aux Incurables.
Je reçois vingt avis qui me glacent d'effroi :
Hier, dit-on, de vous on parla chez le roi,
Et d'attentat horrible on traita la satire.
Et le roi, que dit-il ? Le roi se prit à rire.
Contre vos derniers vers on est fort en courroux :
Pradon a mis au jour un livre contre vous ;

¹ Fameux traiteur.

Et chez le chapelier du coin de notre place
Autour d'un caudebec ¹ j'en ai lu la préface :
L'autre jour sur un mot la cour vous condamna :
Le bruit court qu'avant-hier on vous assassina :
Un écrit scandaleux sous votre nom se donne :
D'un Pasquin qu'on a fait, au Louvre on vous soup-
çonne.

Moi ? Vous : on nous l'a dit dans le Palais-Royal ².
Douze ans sont écoulés depuis le jour fatal
Qu'un libraire, imprimant les essais de ma plume,
Donna, pour mon malheur, un trop heureux volume.
Toujours, depuis ce temps, en proie aux sots discours,
Contre eux la vérité m'est un foible secours.
Vient-il de la province une satire fade,
D'un plaisant du pays insipide boutade ;
Pour faire courir on dit qu'elle est de moi :
Et le sot campagnard le croit de bonne foi.
J'ai beau prendre à témoin et la cour et la ville :
Non ; à d'autres, dit-il, on connoit votre style.
Combien de temps ces vers vous ont-ils bien coûté ?

¹ Sorte de chapeaux de laine qui se font à Caudebec en Normandie.

² Allusion aux novellistes, qui s'assemblent dans le jardin de ce palais.

Ils ne sont point de moi, monsieur, en vérité :
 Peut-on m'attribuer ces sottises étranges ?
 Ah! monsieur, vos mépris vous servent de louanges.

Ainsi de cent chagrins dans Paris accablé,
 Juge, si toujours triste, interrompu, troublé,
 Lamoignon, j'ai le temps de courtiser les muses.
 Le monde cependant se rit de mes excuses,
 Croit que, pour m'inspirer sur chaque évènement,
 Apollon doit venir au premier mandement.

Un bruit court que leroi va tout réduire en poudre,
 Et dans Valenciennes est entré comme un foudre;
 Que Cambrai, des François l'épouvantable écueil,
 A vu tomber enfin ses murs et son orgueil;
 Que, devant Saint-Omer, Nassau, par sa défaite,
 De Philippe vainqueur ^x rend la gloire complète.
 Dieu sait comme les vers chez vous s'en vont c^oler!
 Dit d'abord un ami qui veut me cajoler,
 Et, dans ce temps guerrier et fécond en Achilles,
 Croit que l'on fait les vers comme l'on prend les villes.
 Mais moi, dont le génie est mort en ce moment,
 Je ne sais que répondre à ce vain compliment,
 Et, justement confus de mon peu d'abondance,

^x La bataille de Cassel, gagnée par Monsieur, Philippe de France, frère unique du roi, en 1677.

Je me fais un chagrin du bonheur de la France.

Qu'heureux est le mortel qui, du monde ignoré,
 Vit content de soi-même en un coin retiré;
 Que l'amour de ce rien qu'on nomme renommée
 N'a jamais enivré d'une vaine fumée;
 Qui de sa liberté forme tout son plaisir,
 Et ne rend qu'à lui seul compte de son loisir!
 Il n'a point à souffrir d'affronts ni d'injustices,
 Et du peuple inconstant il brave les caprices.
 Mais nous autres faiseurs de livres et d'écrits,
 Sur les bords du Permesse aux louanges nourris,
 Nous ne saurions briser nos fers et nos entraves,
 Du lecteur dédaigneux honorables esclaves.
 Du rang où notre esprit une fois s'est fait voir,
 Sans un fâcheux éclat nous ne saurions déchoir.
 Le public enrichi du tribut de nos veilles,
 Croit qu'on doit ajouter merveilles sur merveilles.
 Au comble parvenus il veut que nous croissions :
 Il veut en vieillissant que nous rajeussions.
 Cependant tout décroît; et moi-même à qui l'âge
 D'aucune ride encor n'a flétri le visage,
 Déjà moins plein de feu, pour animer ma voix
 J'ai besoin du silence et de l'ombre des bois :
 Ma muse, qui se plaît dans leurs routes perdues,
 Ne sauroit plus marcher sur le pavé des rues.

Ce n'est que dans ces bois propres à m'exciter,
Qu'Apollon quelquefois daigne encor m'écouter.

Ne demande donc plus par quelle humeur sauvage
Tout l'été, loin de toi, demeurant au village,
J'y passe obstinément les ardeurs du lion,
Et montre pour Paris si peu de passion.
C'est à toi, Lamoignon, que le rang, la naissance,
Le mérite éclatant, et la haute éloquence
Appellent dans Paris aux sublimes emplois,
Qu'il sied bien d'y veiller pour le maintien des lois.
Tu dois là tous tes soins au bien de ta patrie :
Tu ne t'en peux bannir que l'orphelin ne crie;
Que l'oppresser ne montre un front audacieux :
Et Thémis pour voir clair a besoin de tes yeux.
Mais pour moi, de Paris citoyen inhabile,
Qui ne lui puis fournir qu'un rêveur inutile,
Il me faut du repos, des prés et des forêts.
Laisse-moi donc ici, sous leurs ombrages frais,
Attendre que septembre ait ramené l'automne,
Et que Cérés contente ait fait place à Pomone.
Quand Bacchus comblera de ses nouveaux bienfaits
Le vendangeur ravi de ployer sous le faix;
Aussitôt ton ami, redoutant moins la ville,
T'ira joindre à Paris, pour s'enfuir à Bâville ¹.

¹ Maison de campagne de M. de Lamoignon.

Là, dans le seul loisir que Thémis t'a laissé,
Tu me verras souvent, à te suivre empressé,
Pour monter à cheval rappelant mon audace,
Apprenti cavalier galoper sur ta trace.
Tantôt sur l'herbe assis, au pied de ces côteaux,
Où Polycrène ¹ épand ses libérales eaux,
Lamoignon, nous irons, libres d'inquiétude,
Discourir des vertus dont tu fais ton étude;
Chercher quels sont les biens véritables ou faux;
Si l'honnête homme en soi doit souffrir des défauts;
Quel chemin le plus droit à la gloire nous guide,
Ou la vaste science, ou la vertu solide.
C'est ainsi que chez toi tu sauras m'attacher.
Heureux si les fâcheux, prompts à nous y chercher,
N'y viennent point semer l'ennuyeuse tristesse!
Car dans ce grand concours d'hommes de toute espèce
Que sans cesse à Bâville attire le devoir,
Au lieu de quatre amis qu'on attendoit le soir,
Quelquefois de fâcheux arrivent trois volées,
Qui du parc à l'instant assiègent les allées.
Alors sauve qui peut : et quatre fois heureux
Qui sait pour s'échapper quelque antre ignoré d'eux!

¹ Fontaine à une demi-lieue de Bâville, ainsi nommée par feu M. le premier président de Lamoignon.

ÉPITRE VII.

A M. RACINE.

QUE tu sais bien, Racine, à l'aide d'un acteur,
 Émouvoir, étonner, ravir un spectateur!
 Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
 N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée,
 Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé
 En a fait sous son nom verser la Champmélé¹.
 Ne crois pas toutefois, par tes savants ouvrages,
 Entraînant tous les cœurs, gagner tous les suffrages.
 Sitôt que d'Apollon un génie inspiré
 Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
 En cent lieux contre lui les cabales s'amassent;
 Ses rivaux obscurcis autour de lui croissent;
 Et son trop de lumière, importunant les yeux,
 De ses propres amis lui fait des envieux.
 La mort seule ici-bas, en terminant sa vie,
 Peut calmer sur son nom l'injustice et l'envie;

1 Célèbre comédienne.

Faire au poids du bon sens peser tous ses écrits,
 Et donner à ses vers leur légitime prix.

Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière,
 Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière,
 Mille de ses beaux traits, aujourd'hui si vantés,
 Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.
 L'ignorance et l'erreur à ses naissantes pièces
 En habits de marquis, en robes de comtesses,
 Venoient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
 Et secouoient la tête à l'endroit le plus beau.
 Le commandeur vouloit la scène plus exacte;
 Le vicomte indigné sortoit au second acte:
 L'un, défenseur zélé des bigots mis en jeu,
 Pour prix de ses bons mots le condamnoit au feu;
 L'autre, fougueux marquis, lui déclarant la guerre,
 Vouloit venger la cour immolée au parterre.
 Mais, sitôt que d'un trait de ses fatales mains
 La Parque l'eut rayé du nombre des humains,
 On reconnut le prix de sa muse éclipsée.
 L'aimable Comédie, avec lui terrassée,
 En vain d'un coup si rude espéra revenir,
 Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.
 Tel fut chez nous le sort du théâtre comique.

Toi donc qui, t'élevant sur la scène tragique,
 Suis les pas de Sophocle, et, seul de tant d'esprits,

De Corneille vieilli sais consoler Paris ;
 Cesse de l'étonner si l'envie animée,
 Attachant à ton nom sa rouille envenimée,
 La calomnie en main, quelquefois te poursuit.
 En cela, comme en tout, le ciel qui nous conduit,
 Racine, fait briller sa profonde sagesse.
 Le mérite en repos s'endort dans la paresse ;
 Mais par les envieux un génie excité
 Au comble de son art est mille fois monté :
 Plus on veut l'affaiblir, plus il croit et s'élançe.
 Au Cid persécuté Cinna doit sa naissance ;
 Et peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus
 Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.
 Moi-même, dont la gloire ici moins répandue
 Des pâles envieux ne blesse point la vue,
 Mais qu'une humeur trop libre, un esprit peu soumis
 De bonne heure a pourvu d'utiles ennemis,
 Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avoue,
 Qu'à un foible et vain talent dont la France me loue.
 Leur venin, qui sur moi brûle de s'épancher,
 Tous les jours en marchant m'empêche de broncher.
 Je songe, à chaque trait que ma plume hasarde,
 Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde.
 Je sais sur leurs avis corriger mes erreurs,
 Et je mets à profit leurs malignes fureurs.

Sitôt que sur un vice ils pensent me confondre,
 C'est en me guérissant que je sais leur répondre :
 Et plus en criminels ils pensent m'ériger,
 Plus, croissant en vertu, je songe à me venger.
 Imite mon exemple ; et lorsqu'une cabale,
 Un flot de vains auteurs follement te ravale,
 Profite de leur haine et de leur mauvais sens ;
 Ris du bruit passager de leurs cris impuissants.
 Que peut contre tes vers une ignorance vaine ?
 Le Parnasse françois, ennobli par ta veine,
 Contre tous ces complots saura te maintenir,
 Et soulever pour toi l'équitable avenir.
 Et qui, voyant un jour la douleur vertueuse
 De Phèdre malgré soi perfide, incestueuse,
 D'un si noble travail justement étonné,
 Ne verra d'abord le siècle fortuné
 Qui, rendu plus fameux par tes illustres veilles,
 Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles !
 Cependant laisse ici gronder quelques censeurs,
 Qu'aigrissent de tes vers les charmantes douceurs.
 Et qu'importe à nos vers que Perrin¹ les admire ;
 Que l'auteur du Jonas s'empresse pour les lire ;

¹ Il a traduit l'Énéide, et a fait le premier opéra qui ait paru en France.

Qu'ils charment de Senlis le poëte idiot ¹,
 Ou le sec traducteur du françois d'Amyot :
 Pourvu qu'avec éclat leurs rimes débitées
 Soient du peuple, des grands, des provinces, goûtées;
 Pourvu qu'ils puissent plaire au plus puissant des rois;
 Qu'à Chantilli Condé les souffre quelquefois;
 Qu'Enguien en soit touché; que Colbert et Vivone,
 Que La Rochefoucauld, Marsillac et Pompone,
 Et mille autres qu'ici je ne puis faire entrer,
 A leurs traits délicats se laissent pénétrer?
 Et plutôt au ciel encor, pour couronner l'ouvrage,
 Que Montausier voulût leur donner son suffrage!
 C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits.
 Mais pour un tas grossier de frivoles esprits,
 Admirateurs zélés de toute œuvre insipide,
 Que, non loin de la place où Brioché ² présid^o
 Sans chercher dans les vers ni cadence ni son,
 Il s'en aille admirer le savoir de Pradon!

¹ Linière.

² Fameux joueur de marionnettes.

 ÉPITRE VIII.

AU ROI.

GRAND ROI, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire.
 Tu sais bien que mon style est né pour la satire;
 Mais mon esprit, contraint de la désavouer,
 Sous ton règne étonnant ne veut plus que louer.
 Tantôt, dans les ardeurs de ce zèle incommode,
 Je songe à mesurer les syllabes d'une ode;
 Tantôt, d'une Énéide auteur ambitieux,
 Je me en forme déjà le plan audacieux :
 Ainsi, toujours flatté d'une douce manie,
 Je sens de jour en jour dépérir mon génie;
 Et mes vers, en ce style ennuyeux, sans appas,
 Déshonorent ma plume, et ne t'honorent pas.
 Encor si ta valeur, à tout vaincre obstinée,
 Nous laissoit, pour le moins, respirer une année,
 Peut-être mon esprit, prompt à ressusciter,
 Du temps qu'il a perdu sauroit se racquitter.
 Sur ses nombreux défauts, merveilleux à décrire,

Le siècle m'offre encor plus d'un bon mot à dire.
 Mais à peine Dinan et Limbourg sont forcés,
 Qu'il faut chanter Bouchain et Condé terrassés.
 Ton courage, affamé de péril et de gloire,
 Court d'exploits en exploits, de victoire en victoire.
 Souvent ce qu'un seul jour te voit exécuter
 Nous laisse pour un an d'actions à conter.

Que si quelquefois, las de forcer des murailles,
 Le soin de tes sujets te rappelle à Versailles,
 Tu viens m'embarrasser de mille autres vertus;
 Te voyant de plus près, je t'admire encor plus.
 Dans les nobles douceurs d'un séjour plein de charmes,
 Tu n'es pas moins héros qu'au milieu des alarmes :
 De ton trône agrandi portant seul tout le faix,
 Tu cultives les arts; tu répands les bienfaits;
 Tu sais récompenser jusqu'aux muses critiques.
 Ah! crois-moi, c'en est trop. Nous autres satiriques,
 Propres à relever les sottises du temps,
 Nous sommes un peu nés pour être mécontents :
 Notre muse, souvent paresseuse et stérile,
 A besoin, pour marcher, de colère et de bile.
 Notre style languit dans un remerciement :
 Mais, grand roi, nous savons nous plaindre élégamment.

Oh! que, si je vivois sous les règnes sinistres

De ces rois nés valets de leurs propres ministres,
 Et qui, jamais en main ne prenant le timon,
 Aux exploits de leur temps ne prètoient que leur nom;
 Que, sans les fatiguer d'une louange vaine,
 Aisément les bons mots couleraient de ma veine!
 Mais toujours sous ton règne il faut se récrier :
 Toujours, les yeux au ciel, il faut remercier.
 Sans cesse à t'admirer ma critique forcée
 N'a plus en écrivant de maligne pensée;
 Et mes chagrins, sans fiel et presque évanouis,
 Font grace à tout le siècle en faveur de Louis.
 En tous lieux cependant la Pharsale¹ approuvée,
 Sans crainte de mes vers, va la tête levée;
 La licence par-tout règne dans les écrits :
 Déjà le mauvais sens reprenant ses esprits
 Songe à nous redonner des poèmes épiques²,
 S'empare des discours mêmes académiques :
 Perrin a de ses vers obtenu le pardon;
 Et la scène françoise est en proie à Pradon.
 Et moi, sur ce sujet loin d'exercer ma plume,
 J'amasse de tes faits le pénible volume;
 Et ma muse, occupée à cet unique emploi,

¹ La Pharsale de Brébeuf.

² *Childebrand* et *Charlemagne*, poèmes qui n'ont point réussi.

Ne regarde, n'entend, ne connoit plus que toi.

Tu le sais bien pourtant, cette ardeur empressée
N'est point en moi l'effet d'une ame intéressée.
Avant que tes bienfaits courussent me chercher,
Mon zèle impatient ne se pouvoit cacher:
Je n'admirois que toi. Le plaisir de le dire
Vint m'apprendre à louer au sein de la satire.
Et, depuis que tes dons sont venus m'accabler,
Loin de sentir mes vers avec eux redoubler,
Quelquefois, le dirai-je? un remords légitime,
Au fort de mon ardeur, vient refroidir ma rime.
Il me semble, grand roi, dans mes nouveaux écrits,
Que mon encens payé n'est plus du même prix.
J'ai peur que l'univers, qui sait ma récompense,
N'impute mes transports à ma reconnaissance;
Et que par tes présents mon vers décrédité
N'ait moins de poids pour toi dans la postérité.

Toutefois je sais vaincre un remords qui te blesse.
Si tout ce qui reçoit des fruits de ta largesse
A peindre tes exploits ne doit point s'engager,
Qui d'un si juste soin se pourra donc charger?
Ah! plutôt de nos sons redoublons l'harmonie:
Le zèle à mon esprit tiendra lieu de génie.
Horace tant de fois dans mes vers imité,
De vapeurs en son temps, comme moi, tourmenté,

Pour amortir le feu de sa rate indocile,
Dans l'encre quelquefois sut égayer sa bile:
Mais de la même main qui peignit Tullius¹,
Qui d'affronts immortels couvrit Tigellius²,
Il sut fléchir Glycère, il sut vanter Auguste,
Et marquer sur la lyre une cadence juste.
Suivons les pas fameux d'un si noble écrivain.
A ces mots, quelquefois prenant la lyre en main,
Au récit que pour toi je suis près d'entreprendre,
Je crois voir les rochers accourir pour m'entendre;
Et déjà mon vers coule à flots précipités,
Quand j'entends le lecteur qui me crie: Arrêtez:
Horace eut cent talents; mais la nature avare,
Ne vous a rien donné qu'un peu d'humeur bizarre:
Vous passez en audace et Perse et Juvénal;
Mais sur ton flatteur Pinchène est votre égal.
A ce discours, grand roi, que pourrois-je répondre?
Je me sens sur ce point trop facile à confondre;
Et, sans trop relever des reproches si vrais,
Je m'arrête à l'instant, j'admire, et je me tais.

¹ Sénateur romain. César l'exclut du sénat; mais il y
retra après sa mort.

² Fameux musicien, fort chéri d'Auguste.

ÉPITRE IX.

A M. LE MARQUIS DE SEIGNELAY,

SECRÉTAIRE D'ÉTAT.

DANGEREUX ennemi de tout mauvais flatteur,
 Seignelay ¹, c'est en vain qu'un ridicule auteur,
 Prêt à porter ton nom de l'Èbre ² jusqu'au Gange ³,
 Croit te prendre aux filets d'une sottise louange.
 Aussitôt ton esprit, prompt à se révolter,
 S'échappe, et rompt le piège où l'on veut l'arrêter.
 Il n'en est pas ainsi de ces esprits frivoles
 Que tout flatteur endort au son de ses paroles;
 Qui, dans un vain sonnet placés au rang des dieux,
 Se plaisent à fouler l'Olympe radieux;
 Et, fiers du haut étage où La Serre les loge,

¹ Jean-Baptiste Colbert, ministre et secrétaire d'état, mort en 1690, fils de Jean-Baptiste Colbert, ministre et secrétaire d'état.

² Rivière d'Espagne.

³ Rivière des Indes.

Avalent sans dégoût le plus grossier éloge.
 Tu ne te repais point d'encens à si bas prix.
 Non que tu sois pourtant de ces rudes esprits
 Qui regimbent toujours, quelque main qui les flatte :
 Tu souffres la louange adroite et délicate
 Dont la trop forte odeur n'ébranle point les sens.
 Mais un auteur novice à répandre l'encens
 Souvent à son héros, dans un bizarre ouvrage,
 Donne de l'encensoir au travers du visage;
 Va louer Monterey ¹ d'Oudenarde forcé,
 Ou vante aux électeurs Turenne repoussé.
 Tout éloge imposteur blesse une ame sincère.
 Si, pour faire sa cour à ton illustre père,
 Seignelay, quelque auteur, d'un faux zèle emporté,
 Au lieu de peindre en lui la noble activité,
 La solide vertu, la vaste intelligence,
 Le zèle pour son roi, l'ardeur, la vigilance,
 La constante équité, l'amour pour les beaux arts,
 Lui donnoit les vertus d'Alexandre ou de Mars;
 Et, pouvant justement l'égaliser à Mécène,
 Le comparoit au fils ² de Pélée ou d'Alemène ³:

¹ Gouverneur des Pays-Bas.

² Achille.

³ Hercule.

Ses yeux, d'un tel discours foiblement éblouis,
 Bientôt dans ce tableau reconnoitroient Louis;
 Et, glaçant d'un regard la muse et le poëte,
 Imposeroient silence à sa verve indiscrète.

Un cœur noble est content de ce qu'il trouve en lui,
 Et ne s'approuve point des qualités d'autrui.
 Que me sert en effet qu'un admirateur fade
 Vante mon embonpoint, si je me sens malade;
 Si dans cet instant même un feu séditieux
 Fait bouillonner mon sang et pétiller mes yeux?
 Rien n'est beau que le vrai : le vrai seul est aimable;
 Il doit régner par-tout, et même dans la fable :
 De toute fiction l'adroite fausseté
 Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité.

Sais-tu pourquoi mes vers sont lus dans les provinces,
 Sont recherchés du peuple, et reçus chez les princes?
 Ce n'est pas que leurs sons, agréables, nombreux,
 Soient toujours à l'oreille également heureux;
 Qu'en plus d'un lieu le sens n'y gêne la mesure,
 Et qu'un mot quelquefois n'y brave la césure :
 Mais c'est qu'en eux le vrai, du mensonge vainqueur,
 Par-tout se montre aux yeux, et va saisir le cœur;
 Que le bien et le mal y sont prisés au juste;
 Que jamais un faquin n'y tint un rang auguste;

Et que mon cœur, toujours conduisant mon esprit,
 Ne dit rien aux lecteurs, qu'à soi-même il n'ait dit.
 Ma pensée au grand jour par-tout s'offre et s'expose,
 Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.
 C'est par là quelquefois que ma rime surprend :
 C'est là ce que n'ont point Jonas ni Childebrand,
 Ni tous ces vains amas de frivoles sornettes,
 Montre, Miroir d'amours, Amitiés, Amourettes,
 Dont le titre souvent est l'unique soutien,
 Et qui, parlant beaucoup, ne disent jamais rien.

Mais peut-être, enivré des vapeurs de ma muse,
 Moi-même en ma faveur, Seignelay, je m'abuse.
 Cessons de nous flatter. Il n'est esprit si droit
 Qui ne soit imposteur et faux par quelque endroit :
 Sans cesse on prend le masque, et, quittant la nature,
 On craint de se montrer sous sa propre figure.
 Par là le plus sincère assez souvent déplaît.
 Rarement un esprit ose être ce qu'il est.
 Vois-tu cet importun que tout le monde évite;
 Cet homme à toujours fuir, qui jamais ne vous quitte.
 Il n'est pas sans esprit : mais, né triste et pesant,
 Il veut être folâtre, évaporé, plaisant;
 Il s'est fait de sa joie une loi nécessaire,
 Et ne déplaît enfin que pour vouloir trop plaire.
 La simplicité plaît sans étude et sans art.

Tout charme en un enfant dont la langue sans fard,
 A peine du filet encor débarrassée,
 Sait d'un air innocent bégayer sa pensée.
 Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant :
 Mais la nature est vraie, et d'abord on la sent ;
 C'est elle seule en tout qu'on admire et qu'on aime.
 Un esprit né chagrin plaît par son chagrin même.
 Chacun pris dans son air est agréable en soi :
 Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.
 Ce marquis étoit né doux, commode, agréable :
 On vantoit en tous lieux son ignorance aimable.
 Mais, depuis quelques mois devenu grand docteur,
 Il a pris un faux air, une sottise hauteur :
 Il ne veut plus parler que de rime et de prose ;
 Des auteurs décriés il prend en main la cause ;
 Il rit du mauvais goût de tant d'hommes divers,
 Et va voir l'opéra seulement pour les vers.
 Voulant se redresser, soi-même on s'estropie,
 Et d'un original on fait une copie.
 L'ignorance vaut mieux qu'un savoir affecté.
 Rien n'est beau, je reviens, que par la vérité :
 C'est par elle qu'on plaît, et qu'on peut long-temps
 plaire.
 L'esprit lasse aisément, si le cœur n'est sincère.
 En vain par sa grimace un bouffon odieux

A table nous fait rire, et divertit nos yeux :
 Ses bons mots ont besoin de farine et de plâtre.
 Prenez-le tête à tête, ôtez-lui son théâtre ;
 Ce n'est plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux :
 Son visage essuyé n'a plus rien que d'affreux.
 J'aime un esprit aisé qui se montre, qui s'ouvre,
 Et qui plaît d'autant plus, que plus il se découvre.
 Mais la seule vertu peut souffrir la clarté :
 Le vice, toujours sombre, aime l'obscurité ;
 Pour paroître au grand jour il faut qu'il se déguise :
 C'est lui qui de nos mœurs a banni la franchise.
 Jadis l'homme vivoit au travail occupé,
 Et, ne trompant jamais, n'étoit jamais trompé :
 On ne connoissoit point la ruse et l'imposture ;
 Le Normand même alors ignoroit la parjure :
 Aucun rhéteur encore, arrangeant le discours,
 N'avoit d'un art menteur enseigné les détours.
 Mais sitôt qu'aux humains, faciles à séduire,
 L'abondance eut donné le loisir de se nuire,
 La mollesse amena la fausse vanité.
 Chacun chercha pour plaire un visage emprunté :
 Pour éblouir les yeux, la fortune arrogante
 Affecta d'étaler une pompe insolente ;
 L'or éclata par-tout sur les riches habits ;
 On polit l'émeraude, on tailla le rubis ;

Et la laine et la soie, en cent façons nouvelles,
 Apprissent à quitter leurs couleurs naturelles :
 La trop courte beauté monta sur des patins :
 La coquette tendit ses lacs tous les matins ;
 Et, mettant la céruse et le plâtre en usage,
 Composa de sa main les fleurs de son visage :
 L'ardeur de s'enrichir chassa la bonne-foi :
 Le courtisan n'eut plus de sentiments à soi.
 Tout ne fut plus que fard, qu'erreur, que tromperie :
 On vit par-tout régner la basse flatterie.
 Le Parnasse sur-tout, fécond en imposteurs,
 Diffama le papier par ses propos menteurs.
 De là vint cet amas d'ouvrages mercenaires,
 Stances, odes, sonnets, épîtres liminaires,
 Où toujours le héros passe pour sans pareil,
 Et, fût-il louche et borgne, est réputé soleil.

Ne crois pas toutefois, sur ce discours bizarre,
 Que, d'un frivole encens malignement avare,
 J'en veuille sans raison frustrer tout l'univers.
 La louange agréable est l'ame des beaux vers :
 Mais je tiens, comme toi, qu'il faut qu'elle soit vraie,
 Et que son tour adroit n'ait rien qui nous effraie.
 Alors, comme j'ai dit, tu la sais écouter,
 Et sans crainte à tes yeux on pourroit t'exalter.
 Mais, sans t'aller chercher des vertus dans les nues,

Il faudroit peindre en toi des vérités connues :
 Décrire ton esprit ami de la raison ;
 Ton ardeur pour ton roi puisée en ta maison ;
 A servir ses desseins ta vigilance heureuse ;
 Ta probité sincère, utile, officieuse.
 Tel, qui hait à se voir peint en de faux portraits,
 Sans chagrin voit tracer ses véritables traits.
 Condé même ¹, Condé, ce héros formidable,
 Et, non moins qu'aux Flamands, aux flatteurs redou-
 table,

Ne s'offenseroit pas si quelque adroit pinceau
 Traçoit de ses exploits le fidèle tableau ;
 Et, dans Senef ² en feu contemplant sa peinture,
 Ne désavoueroit pas Malherbe ni Voiture.
 Mais malheur au poëte insipide, odieux,
 Qui viendroit le glacer d'un éloge ennuyeux !
 Il auroit beau crier : « Premier prince du monde !
 « Courage sans pareil ! lumière sans seconde ³ ! »
 Ses vers, jetés d'abord sans tourner le feuillet,
 Iroient dans l'antichambre amuser Pacolet ⁴.

¹ Louis de Bourbon, prince de Condé, mort en 1686.

² Combat fameux de monseigneur le prince.

³ Commencement du poëme de *Charlemagne*.

⁴ Fameux valet de pied de monseigneur le prince.